

THE DEAD DON'T DIE



ULTIME RÉSURRECTION AVANT L'HÉCATOMBE

The Dead don't die de Jim Jarmusch. Le cinéaste donne un film de zombies très attendu, au générique constellé d'étoiles. Une vision noire et souriante qui prend son temps sans faute, ni grands élans. En salles aujourd'hui.

Sortez de vos tombes, goules, zombies et autres âmes perdues de voracité. Voracité qui déjà habite les vivants. Jim Jarmusch, pour ce film de zombies au générique époustouflant, ressuscite la parabole du genre. Et pratique avec le sourire références et révérences à ses maîtres prestigieux. Tout commence donc aux abords d'une petite ville américaine reculée jusqu'aux tréfonds d'une modernité qui pourrait bien ne jamais voir le jour. D'autant que le jour est pour le moins bizarre. Les deux policiers du coin, Ronnie (Adam Driver) et Cliff (Bill Murray), son chef désabusé, patrouillent sans plus de conviction. C'est que Centerville, 738 habitants, connaît sans doute peu de turbulences. Seul Bob l'Ermite, braconnier des bois et forêts bien connu des services, sème un semblant de désordre. Pas de quoi renoncer à son beignet quotidien. La ville défile en longueur avec son commissariat, sa station-bazar, les pompes funèbres et le Diner, à façade d'aluminium. Les années 1970 auraient pu s'endormir là, aux accents languides d'une guitare Stella Gambler. Ce n'est pas pour déplaire à Bobby, le tenancier de la boutique à essence et quincaillerie, fan de fanzines et d'histoires horribles. Seul Ronnie avance le temps de quelques encablures en arborant le logo de Star Wars sur son porte-clefs et une mini-smart d'un rouge contemporain.

Hommage aux grands cinéastes de l'effroi

Le temps, justement, est en train de se détraquer. Les montres ne marquent plus que les poignets. Les téléphones portables décèdent. Les transmissions démissionnent. L'heure d'été éclaire à l'envers et les lumières plus ou moins crépusculaires du film sont prises de vertige. C'est que la Terre a été démise de son axe. La faute à une « fracture hydraulique polaire ». Les scientifiques et les enfants s'en alarment. Le reste de la population enjambe les prophéties qui séparent l'Apocalypse du souci ordinaire. Le gouvernement dément. La Lune a tout de même l'aspect d'une vieille éponge cernée de rose fluorescent. Le corps céleste, au moins, nuit à distance. Ceux qui entreprennent tout soudain d'émerger de leur sépulture pour dévorer les vivants à pleins crocs posent des problèmes, disons, plus immédiats. Le duo de policiers que forment Cliff et Ronnie a le recul de benêts plus avisés qu'il n'y paraît, que mettent volontiers en scène les frères Coen. C'est à eux que Jim Jarmusch confie quelques traits de sa mise en abyme. Ils ont lu le script et connaissent la chanson du film *The Dead don't die*, de Sturgill Simpson. On leur adjoint la policière larguée qu'interprète Chloë Sevigny, et voilà le trio dans *Assaut sur le central 13*, de John Carpenter. Sturgill Simpson incarne un zombie. Iggy Pop, un autre, en gilet de cuir noir, avide de café après son festin de chair à vif. Tom Waits a revêtu cheveux et barbe de Bob l'Ermite. Au prisme du double cercle de ses jumelles, l'agitation humaine se compare à celle d'une fourmilière et, au plan du sens commun, les fourmis l'emportent. Les hordes zombiesques s'empiffrent aveuglément, dépouilles avides de ce qui les motive de toute éternité, bonbons, vins bas de gamme ou réseau wifi pour les plus récents enterrés. L'hommage aux grands cinéastes de l'effroi mêle l'implicite et l'explicite cinématographiques, manière de s'évader un peu de l'entre-soi. George Romero, sa *Nuit des morts-vivants* et l'ensemble de sa filmographie font œuvre dans une Pontiac 1968 qui conduit trois jeunes gens égarés où disparaissent les cartes. Et aussi dans les effets de fumée qui, au cimetière, pourraient à l'ancienne émaner du seau d'un accessoiriste. Il est souligné que la configuration du Moonlight Motel du film se différencie de celle du Bates Motel de *Psychose*. Hitchcock et aussi Samuel Fuller, auquel une stèle est dédiée en un clin d'œil. On se souvient que dans *Only Lovers left alive*, présenté ici en 2013, Jarmusch composait une histoire de vampires érudite et d'une grande beauté. Tilda Swinton y jouait une Eve enlumivée de grâce et de tristesse quant au sort des humains voués à une guerre de l'eau succédant à celle du pétrole. Elle concentre ici humour noir et romantisme rock en croque-mort venue d'ailleurs et douée d'une surnaturelle habileté au sabre. Pour se sauver des zombies, il faudrait « tuer la tête ». S'il est encore temps.